Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1924)

Artikel: L'expérience religieuse de Pascal
Autor: Brunschvicg, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380075

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'EXPÉRIENCE RELIGIEUSE DE PASCAL

Les fragments qui nous sont parvenus des *Pensées* écrites en vue d'une Apologie du christianisme, permettent de poser d'une façon précise, d'étudier sous l'un de ses aspects essentiels qui est aussi l'un de ses aspects les plus actuels, le problème des rapports entre la science et la religion. Le christianisme du moyen âge considérait comme ayant une signification positive et une portée scientifique les dissertations abstraites d'Aristote sur la forme et sur la matière, sur la substance première et sur la substance seconde, sur l'accident et sur la privation ; il en faisait une introduction et une préparation à l'ontologisme de sa théologie. Depuis Descartes, avec les systèmes de Malebranche et de Leibniz, la *Théodicée* est accordée sur une métaphysique qui elle-même prend son point d'appui dans le caractère déductif, purement *intellectuel*, c'est-à-dire pour le XVIIe siècle purement *spirituel*, de l'analyse mathématique. Aujourd'hui, la science se présente comme étant avant tout expérimentale ; l'apologétique religieuse l'a suivie dans son évolution, elle se réclame à son tour de l'expérience.

Je n'ai pas besoin de rappeler à cet égard le livre de William James, qu'une excellente traduction, due à

M. Frank Abauzit, a popularisé dans le public de langue française. Le titre seul : *Les variétés de l'expérience religieuse*, en indique la tendance, et en souligne aussi la difficulté. M. Henri Reverdin, professeur à l'Université de Genève, a d'ailleurs montré, par une analyse magistrale, à quel point, chez James, la notion d'expérience était plastique et floue, divergente d'avec elle-même, et comment elle devait l'être pour rendre tous les services, pour se prêter à toutes les complaisances, qu'en attend la subjectivité capricieuse du pragmatisme. Or nul n'est plus éloigné, que Pascal, de la philosophie pragmatiste : la foi a chez lui un contenu délimité avec la plus minutieuse, avec la plus scrupuleuse, des précisions, correspondant à l'existence de réalités transcendantes qui se sont manifestées, à travers le cours de l'histoire humaine, par des faits tangibles et palpables, absolument objectifs.

Dès lors, si Pascal s'oppose d'une façon consciente, délibérée, au rationalisme cartésien, s'il met dans le sentiment la racine de la foi religieuse, ce n'est pas du tout pour la réduire à une expression du tempérament individuel, à une création du *tonus* vital. Pascal n'est pas de ces hommes de lettres ou de ces philosophes qui prononcent sur l'expérience ou sur la science un jugement d'autant plus assuré qu'ils s'en tiennent à une distance plus grande. Pascal est un physicien de génie. Il ne ruse pas avec la notion d'expérience ; il sait de première main, il a lui-même appris à ses contemporains, quelles étaient les exigences de la science en matière de démonstration expérimentale. En donnant un rôle capital à l'expérience dans l'établissement de l'Apologie projetée, il entendait bien assurer la satisfaction de toutes ces exigences. C'est pourquoi il nous a semblé qu'il n'était pas inutile aujourd'hui de recueillir l'enseignement que l'œuvre pascalienne peut nous offrir sur le problème de l'expérience religieuse.

Voici tout d'abord un fragment, écrit pour nous attester, en quelque sorte, que Pascal commence là même où William James finit.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. (274) (1)

Cette règle, Pascal n'imagine pas qu'elle puisse exister toute déterminée, et prête, si je puis dire, à fonctionner du dehors : elle relève d'un « *ordre* », auquel il lui arrive de faire allusion comme au secret de son originalité.

Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder. Saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur. (61)

Saint Thomas ne l'a pas gardé. La conception pascalienne de l'ordre ne se confondra nullement avec la conception scolastique. Si, en isolant l'admirable formule du moyen âge : *Fides quaerens intellectum*, nous n'en forçons pas le sens, elle voudrait dire que la matière de la foi, définie par l'autorité de l'Eglise, doit se couler dans les formes que la raison a préparées pour elle : de là un travail d'adaptation réciproque entre la théologie, *donnée* par la révélation, et la philosophie qui elle-même est *donnée*, sinon par Aristote et Plotin, du moins depuis Aristote et Plotin. Pascal prend les choses tout autrement :

La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit* : c'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'intrument, *fides ex auditu* ; mais cette foi est dans le cœur, et fait dire non *scio*, mais *credo*. (248)

La formule est d'une netteté remarquable. Ramenée au niveau de la preuve, la foi serait dégradée du plan

(1) Nous prenons la liberté de renvoyer le lecteur au numéro des fragments dans les éditions Hachette des *Pensées*.

divin dans le plan humain. Il reste donc seulement que le chrétien puisse partir de la *preuve* pour se tourner vers la *foi*, et pour y entraîner les autres. La *preuve* devient « instrument » de foi si c'est en effet la volonté de Dieu que la sagacité démonstrative de l'apologiste soit, pour ses auditeurs ou pour ses lecteurs, l'occasion de leur salut. L'objet de l'entreprise pascalienne consistera donc à disposer les arguments de la religion dans un ordre tel qu'à chaque degré de leur progression apparaissent remplies les conditions de rigueur et d'objectivité que requiert la conscience « exacte » d'un expérimentateur.

I

Or, quelle est la première condition du raisonnement expérimental ? C'est de prendre pour base les faits à l'état pur, en se mettant en garde contre tout préjugé d'interprétation favorable aux conclusions que secrètement l'on désire. Aussi Pascal, au seuil d'une apologie pour le christianisme, interroge-t-il l'homme profane, afin qu'il porte librement témoignage sur soi :

> Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature : l'instinct et l'expérience. (396)

L'instinct signifie déjà ici, ce que Rousseau, après le Vaudois de Muralt, appellera *instinct divin ;* c'est le sentiment d'une parenté avec Dieu, qui se révèle en nous par notre confiance dans la raison, par notre amour de la justice. Pascal n'est pas de ceux qui diminuent leurs adversaires : « Epictète, dit-il à M. de Saci, est un des philosophes du monde qui ait mieux connu les devoirs de l'homme. » L'expérience stoïcienne est pour Pascal une expérience actuelle. Deux ans avant sa naissance, en 1621, mourait le chancelier Du Vair, dont la famille était originaire d'Auvergne. C'était le maître spirituel d'une génération de magistrats à laquelle appartenait le père de Pascal. Elle unissait la pratique du christia-

nisme à une philosophie qui exaltait dans l'homme les forces de résistance morale, et je rappellerai que lors de la dernière guerre on a jugé utile de rééditer le traité de Du Vair : *De la constance et consolation ès calamitez publicques.*

Mais à l'optimisme assuré des Stoïciens, Pascal oppose l'enseignement de l'expérience :

Les Stoïques disent : *Rentrez au-dedans de vous-mêmes ; c'est là où trouverez votre repos.* Et cela n'est pas vrai. (465)

Cela n'est pas vrai, tel est le fait :

Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort. (437)

Dans l'insistance avec laquelle les *Pensées* reviennent sur la faiblesse et le vide, sur l'inconstance et l'ennui, qui sont inséparables de la condition humaine, devait se condenser toute la richesse d'expérience psychologique que Pascal empruntait aux *Essais* de Montaigne. Et cette expérience est pour lui une expérience directe :

Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. (64).

La morale stoïcienne est ainsi condamnée, parce qu'elle conclut du devoir au pouvoir : *Tu dois, donc tu peux.*

Quand Epictète aurait vu parfaitement bien le chemin, il dit aux hommes : *Vous en suivez un faux ;* il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. (466)

La vérité n'est rien si elle n'est pas en même temps une route : *veritas, via.* L'homme n'a pas de quoi remplir son propre idéal :

Il n'est pas en notre pouvoir de régler le cœur. (467)

Montaigne a raison. Le danger est qu'il ait trop raison. Le plus grand obstacle pour l'apologiste, Pascal le rencontre chez ces libertins qu'il a fréquentés, Méré ou Miton, acceptant les thèses de l'Evangile quand elles soulignent la corruption de l'homme, les vérifiant par leur propre exemple, mais s'armant de cette corruption

même pour demeurer indifférents et sourds à l'appel de Dieu. Il faudra donc leur faire comprendre tout à la fois, et que leur « assoupissement surnaturel, qui marque une force toute puissante qui le cause » (194), est une preuve du christianisme, et que leur scepticisme leur interdit le désespoir.

Il est incroyable, disent-ils à Pascal, que Dieu s'unisse à nous. Mais Pascal répond, d'une voix rendue impérieuse et menaçante par le zèle même de la charité :

Incroyable que Dieu s'unisse à nous. Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincère, suivez-la aussi loin que moi, et reconnaissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrais savoir d'où cet animal, qui se reconnaît si faible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. Il sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même ; et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. (430)

Tel est le terme de cette expérience humaine, qui marque le premier stade de l'expérience religieuse selon Pascal. Il se résume dans une contrariété fondamentale :

Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. (411)

Or serait-il possible de surmonter cette contrariété en juxtaposant les deux fragments de réalité que représentent l'expérience d'Epictète et l'expérience de Montaigne ? Non point, fait remarquer Pascal dans l'*Entretien avec M. de Saci.*

Car l'un établissant la certitude, l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme, l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la fausseté l'un de l'autre.

La solution, pour le christianisme, est sur un plan supérieur au plan humain, dans la révélation d'un mystère, dans la coexistence de la nature et de la grâce :

Ces sages du monde, dit encore Pascal à M. de Saci, placent les contraires dans un même sujet... au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents : tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissant appartenant à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu.

Le christianisme rend raison de ce que la raison ne peut comprendre. Il fournit ainsi l'hypothèse explicative des phénomènes. Hypothèse admirablement claire, mais qui demeure, qui doit demeurer, une hypothèse, de par les conditions exigées pour la réalité spécifique de l'expérience chrétienne. Et en effet il appartient au savant, dans le domaine de la nature, de prendre deux corps différents pour en opérer la synthèse expérimentale, tandis qu'ici, dans le domaine religieux, il n'y aura pas d'appareil humain qui lui permette d'opérer la synthèse par ses propres moyens, pas de laboratoire terrestre où il la voie s'accomplir sous ses yeux. Suivant l'ordre du savoir profane, les opinions doivent être reçues dans l'âme par l'entrée de l'entendement ;

Car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées.

Mais les vérités divines, dit Pascal dans *L'art de persuader*,

Dieu... a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur.

La vérité de la religion ne saurait être entièrement homogène à la vérité de la science. Celle-ci est son propre but à elle-même. Mais celle-là, détachée de la vie à laquelle elle conduit, de la *vita* dont elle est la *via*, ce n'est plus qu'une ombre, qu'une idole.

On se fait une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer, ni adorer. (582)

Nous ne changerons ni de sentiment ni de conduite, par la seule connaissance de telle ou telle proposition qui

aurait été démontrée complètement. Il faut que l'homme *parie* avant d'être apte à regarder ce que Pascal lui-même appelle « le dessous du jeu : *oui, l'Ecriture et le reste*, etc » (233). Cette nécessité apparaît comme une condition de notre destin ; et c'est la loi que Pascal prescrit à ceux-là mêmes qu'il voudrait convertir.

« J'aurais bientôt quitté les plaisirs », disent-ils, « si j'avais la foi. » — Et moi, je vous dis : « Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. » (240)

II

Voilà donc la disposition qui permet d'avoir accès au second plan de l'expérience religieuse, au plan de la théologie chrétienne. Il ne servirait à rien d'entrer dans un laboratoire, d'assister à un phénomène tel que le décalage d'une raie ou la déviation de l'aiguille galvanométrique, si l'on n'avait à l'avance l'esprit comme chargé des résultats antérieurement acquis à la science, des questions nouvelles suscitées par ces résultats. De même, l'expérience religieuse ne se constituera que pour un esprit capable d'aller au-devant des preuves, parce qu'il respire dans une atmosphère d'anxiété, parce qu'il partage cette « faim de la justice » qui est la *béatitude huitième* (264). Voilà pourquoi Pascal écrivait :

Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu ; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens qu'(*ils*) s'en (*soûlent*), et qu'(*ils*) y (*meurent*). Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent ; qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis ; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir, je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux ; je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis ; et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis. (692)

Il convient de prendre à la lettre ce texte où Pascal met en un relief saisissant le caractère spécifique, paradoxal, d'une expérience qui doit être entièrement *objective*, tout en demeurant liée à l'état du *sujet* capable d'en discerner l'objectivité. Comment réaliser effectivement une telle expérience ? Nous dirons d'abord qu'elle doit être d'ordre historique et presque philologique :

S'il s'agit de savoir qui fut le premier roi des Français ; en quel lieu les géographes placent le premier méridien ; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature, quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire ? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent ? C'est l'autorité seule qui nous en peut éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle : de sorte que, pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés.

(*Fragment d'un traité du vide.*)

D'où il résulte que l'apologie pascalienne suivra la méthode historique. Mais elle devra faire surgir de l'histoire un résultat transcendant à l'histoire, trouver, dans un livre écrit en langage humain pour un lecteur humain, la révélation qui atteste une inspiration *supra-humaine*, une origine *supra-naturelle*. Quel moyen pourra conduire à un tel résultat, sinon le renversement de l'ordre historique, du cours naturel des choses ? L'histoire humaine va du présent au passé ; l'histoire divine procède en sens inverse. L'une raconte le passé, l'autre raconte l'avenir : elle est *prophétique* :

La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties.(706)

L'histoire naturelle montre la liaison normale, régulière, des antécédents et des conséquents ; l'histoire divine rapporte des faits qui contredisent cette liaison, qui rompent et dominent le cours de la nature :

Jésus-Christ a vérifié qu'il était le Messie, jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Ecriture et les prophéties, et toujours par les miracles. (808)

Etablir l'authenticité des prophéties et des miracles qui concernent le christianisme, tel sera maintenant le but de l'expérience religieuse. Or, qu'est-ce qui distingue une expérience qui réussit d'une expérience qui échoue ? Dans celle-ci, nous pensions bien avoir trouvé quelque chose, qu'auparavant nous ne possédions pas ; et il est exact, en un certain sens littéral, que l'alchimiste savait faire de l'or avec ce qui n'est pas de l'or ; mais cela ne suffisait pas, on peut même dire que cela n'était pas intéressant du moment qu'il n'avait fait que retrouver dans le résultat ce qu'à son insu il y avait déjà mis. Il s'agit de faire de l'or, non point avec ce qui n'est pas de l'or, et qui pourrait être simplement un composé de l'or, mais avec ce qui, en réalité, ne contenait pas d'or. C'est en cela que devait consister la pierre philosophale, et c'est pour cela qu'elle reste encore à découvrir. Ici, la « pierre théologique » doit faire sortir d'un témoignage humain une réalité divine ; et le danger sera précisément qu'en faisant une analyse exacte du témoignage, on n'y retrouve que des éléments proprement humains, la croyance présomptueuse d'un apôtre ou d'un peuple dans le privilège d'une illumination particulière, dans la faveur d'une élection exclusive.

Pascal n'ignore pas, il n'élude pas, la difficulté. Il aperçoit à travers le cours de l'histoire autant de *variétés de l'expérience religieuse* que William James plus tard devait en rencontrer dans la psychologie de l'individu.

Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique. Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est. (589)

Ce qu'il convient donc de démontrer, c'est que l'expérience, tentée à l'égard de toutes les religions, réussit pour la seule religion chrétienne. Or la différence est dans la qualité des témoins.

Fausseté des autres religions. Ils n'ont point de témoins. Ceux-ci en ont. Dieu défie les autres religions de produire de telles marques. Isaïe XLIII, 9 ; XLIV, 8. (592)

Qui est complaisant est suspect. Il faudra donc avoir pour soi des témoins qui soient, en quelque sorte, témoins malgré eux. Or, c'est ce que sont en effet les Juifs à l'égard du christianisme. La vérité historique de l'Evangile apparaît *par* les Juifs et *contre* les Juifs, comme sa vérité psychologique est apparue *par* les libertins et *contre* les libertins :

Les deux preuves de la corruption et de la rédemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifférence de la religion, et des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables. (560)

En tant qu'ennemis irréconciliables de Dieu, ils sont garants irrécusables :

Sincérité des Juifs. — Ils portent avec amour et fidélité ce livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute leur vie, qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, et qu'il leur a (enseigné) assez. (631)

Les défauts d'un peuple rebelle et impatient assurent l'objectivité de l'expérience à laquelle Pascal le fait servir.

Sincères contre leur honneur, et mourant pour cela ; cela n'a point d'exemple dans le monde, ni de racine dans la nature. (630)

Il y a donc à ce fait *supra-historique*, ou *contre-historique*, que constituent les prophéties un fondement *supra-naturel*, *anti-naturel*, qui mettra hors de doute la valeur du témoignage juif. Et ici encore, on peut se demander si par sa hardiesse même l'argumentation pascalienne n'est pas exposée à se retourner contre son but. Puisqu'on a commencé par nous demander de nous fier aux Juifs, pourquoi ne nous permet-on plus de les suivre jusqu'au bout ? Pascal a pris acte de l'objection, et il y répondra :

Ceux qui ont peine à croire en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela était si clair, dit-on, pourquoi ne croiraient-ils pas ? et voudraient quasi qu'ils crussent afin de n'être pas arrêtés par l'exemple de leur refus. Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. (745)

Là aussi va éclater le caractère unique de l'expérience qui est instituée entre Dieu et l'homme. La religiosité

essentielle du christianisme exige que l'ambiguité des prophéties soit une condition de leur vérité :

Les prophéties citées dans l'Evangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire — non ; c'est pour vous éloigner de croire. (568)

L'incrédulité du libertin attestera l'« endurcissement » de son cœur, de la façon dont l'incrédulité des Juifs a témoigné contre eux.

Les Juifs charnels n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur prédite. (662)

Car justement là devaient se séparer les chemins de l'idolâtrie juive et de la foi chrétienne. Qu'est-ce qui a été prédit en effet ? C'est que dans un temps, clairement marqué par les septante semaines de Daniel, seraient remplies les promesses de l'avènement messianique. Et en quoi consistent-elles ?

Dans ces promesses-là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures; mais avec cette différence que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui, ce qui n'est qu'une même chose, et qu'enfin il n'est point venu Messie pour eux ; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, avec commandement de n'aimer que lui, et qu'il est venu un Messie dans le temps prédit pour leur donner les biens qu'ils demandent. (675)

On ne comprend rien à la religion de Pascal si, par une tactique d'ordre politique plus qu'historique, on s'abstient de la rattacher à l'enseignement de Jansénius et aux directions de Port-Royal. Le discernement entre la matérialité de l'Ancien Testament et la vérité cachée du Nouveau ne s'y fait pas, superficiellement, chronologiquement, par la simple dénomination de Juifs et de Chrétiens. Mais il s'établit d'une façon constante entre spirituels et charnels. Les Chrétiens spirituels ont eu des précurseurs

dans les Juifs spirituels, comme les Juifs charnels ont une postérité dans les Chrétiens charnels :

Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Jésus-Christ, selon les Chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un, ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive. Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont toujours attendu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et, par cet amour, triompher de leurs ennemis. (607)

De là, dans l'interprétation de l'Ecriture, une séparation qui a la portée d'une expérimentation effective.

Un mot de David, ou de Moïse, comme « que Dieu circoncira les cœurs », fait juger de leur esprit. Que tous les autres discours soient équivoques, et douteux d'être philosophes ou chrétiens, enfin un mot de cette nature détermine tous les autres, comme un mot d'Épictète détermine tout le reste au contraire. Jusque-là l'ambiguïté dure, et non pas après. (690)

Et quelques notes des *Pensées* nous garantissent que Pascal a eu l'idée la plus nette de la précision scientifique de ces procédés.

Le Vieux Testament est un chiffre. (691)

Et ailleurs (681) :

Figuratives. — Clé du chiffre. *Veri adoratores.* (Texte de l'évangile de saint Jean IV, 29, qui se complète ainsi : *adorabunt Patrem in spiritu et veritate*). *Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi.* (Texte du même évangile I, 29, dont la *Quatrième Provinciale* fera cette application ironique : *Il est vrai que voilà une rédemption nouvelle selon le père Bauny.*)

En ce qui concerne les miracles, l'argumentation de Pascal devait se développer suivant un rythme analogue. L'obscurité sera la même, et pour la même raison ; car, suivant la parole de saint Thomas, que Pascal avait transcrite (825) : « *Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner.* » Ils se produisent *dans* la nature, mais *contre* la nature. Le discernement ne relèvera donc pas d'une certitude sensible ou d'une méthodologie scientifique. Il appartient à un ordre qui nous dépasse,

transcendant par rapport, non seulement aux *grandeurs de chair*, mais encore au *jugement de l'esprit*, qui serait tout humain.

Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, est le manque de charité. Joh. : *Sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus*. Ce qui fait croire les faux est le manque de charité. I Thess., II. (826)

L'objectivité des miracles produits par la causalité divine demeure insuffisante en soi. Ils ne prennent leur caractère d'authenticité chrétienne qu'à la condition de se rencontrer avec une intuition qui elle-même est un effet de la grâce : car, à moins d'avoir Dieu pour *principe*, comment l'aurait-elle pour objet ?

Du point de vue de notre logique, la théorie pascalienne des miracles apparaît comme un cercle :

Commencement. — Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. (803)

Le cercle se dénouera sur un plan supérieur à celui de notre logique :

Par la *clé* que Jésus-Christ et les apôtres nous en donnent. (642)

Cette clé, selon Pascal, c'est la sainteté.

Alors Jésus-Christ vient dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes, que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu, qu'il vient pour les détruire, et pour leur donner sa grâce, afin de faire d'eux tous une Eglise sainte. (783)

Et il est certes superflu de rappeler quel développement inspire à Pascal le sentiment de la sainteté divine :

Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la sagesse ! (793)

Cette sainteté de la doctrine, qui fait la vérité des miracles chrétiens, Pascal se proposait de la constater, de la rendre scientifiquement évidente, par l'expérience d'une

adéquation entre la divinité de Jésus et le style de l'Ecriture :

Preuves de Jésus-Christ. — Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable. (797)

Et dans ses notes où il nous livre plus de son intimité qu'il aurait fait sans doute dans le livre imprimé, Pascal insiste sur l'originalité de son exégèse :

Le style de l'Evangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de Jésus-Christ. Car il n'y en a aucune des historiens contre Judas, Pilate ni aucun des Juifs. Si cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affecté que pour le faire remarquer s'ils n'avaient osé le remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne ; et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées jusqu'ici, et c'est ce qui témoigne la froideur avec laquelle la chose a été faite. (798)

Nous n'avons présenté que l'esquisse de la complication méthodique, de la technique instrumentale, que Pascal aurait mises en œuvre au cours de son *Apologie*. Mieux que personne, il savait que le souci du détail peut seul faire la force d'une preuve ; et, à propos de la « Chine qui obscurcit », (593) il écrira lui-même : « Il n'est pas question de voir cela en gros. » Mais la mort prématurée de Pascal ne permet pas de dire jusqu'où il aurait effectivement poussé cet effort pour aller au-devant de toutes les objections, pour boucher toutes les fissures du raisonnement, déployant cette double maîtrise de finesse psychologique et de rigueur géométrique qui avait porté l'argumentation des *Lettres Provinciales* au niveau des traités du *Triangle arithmétique* ou de *l'Equilibre des liqueurs*. Toutefois, ce que les fragments des *Pensées* font apercevoir, c'est que l'expérience des prophéties et des miracles, toute calquée

qu'elle est sur l'idéal de l'expérience scientifique, ne saurait, suivant Pascal, prétendre à la même assurance de vérité :

S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion ; car elle n'est pas certaine. (234)

La certitude est faite pour les yeux du corps ou les yeux de l'esprit, non pour les yeux du cœur. Et parmi les Chrétiens, ceux-là seuls s'en étonneront, ou s'en inquièteront, qui demeurent étrangers à la source inspiratrice de leur propre foi, qui ne participent pas à la *folie de la croix*.

Cette religion si grande en miracles, saints, pieux, irréprochables ; savants et grands, témoins ; martyrs ; rois (David)établis ; Isaïe, prince du sang — si grande en science, après avoir étalé tous ses miracles, toute sa sagesse, elle réprouve tout cela, et dit qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la folie. (587)

Et encore :

Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est ; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*. (588)

Comparée au *sentiment* ou à la *charité*, la *fantaisie* ou la *cupidité* se manifeste tout à la fois comme *semblable* et *contraire*. Pareillement, l'expérience religieuse sera, par rapport à l'expérience scientifique, et *semblable* et *contraire*. L'expérience scientifique qui substitue au dogmatisme imaginaire d'Aristote le progrès indéfini du savoir positif, sert de base pour une philosophie de l'humanité profane dont, à vingt-quatre ans, Pascal a donné la formule définitive :

La même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.

(*Fragment d'un traité du vide.*)

A la lumière de l'expérience religieuse, l'humanité apparaît engagée aussi dans un processus qui rend les

générations solidaires les unes des autres. Mais il ne saurait plus être question ici d'une marche régulière et infaillible. Tandis que les vérités dont le savant a réussi à faire la preuve ne peuvent manquer de s'ajouter les unes aux autres, l'essence du christianisme est de faire intervenir Dieu dans le drame de notre destinée morale par le double mystère, par l'antithèse éternelle, d'une justice et d'une miséricorde dont les effets, également disproportionnés à notre intelligence, également « énormes », se rencontrent et se combattent à travers toute l'histoire. De là, des alternatives de révolutions qui dureront autant que la vie terrestre, puisqu'elles sont liées au péché du premier homme et à la rédemption par Jésus, à la dualité constante de la nature et de la grâce. L'expérience religieuse est donc adaptée à sa fonction propre de vérité alors qu'elle s'écarte de la clarté parfaite :

Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. Abaisser la superbe. (581)

L'apologie chrétienne s'adresse à ceux qui savent « chercher », se raidissant contre toute tentative de s'abandonner à l'autorité, prenant chaque argument corps à corps pour en déceler l'incurable ambiguïté, pour en faire un obstacle devant lequel la cupidité s'arrête et que la charité surmonte.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. (578)

La religion du Dieu révélé sera donc, selon Pascal, la religion du Dieu caché. « *Vere tu es Deus absconditus.* » Et la parole d'Isaïe à Cyrus devient la pierre angulaire de la foi chrétienne.

...Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de la posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui la montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes

sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Ecritures, *Deus absconditus* ; et enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement ; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre, puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Eglise, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et établit sa doctrine, bien loin de la ruiner ? (194)

Mais l'intérieur de la doctrine, qui paraît si nu et si sévère, Pascal l'explique dans un admirable passage d'une lettre à Mlle de Roannez :

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire ; et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché, sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusques l'Incarnation ; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'Eucharistie. (IV *olim* 2)

III

Au second moment de l'expérience religieuse, l'hypothèse explicative que le christianisme avait présentée pour rendre compte de la nature humaine en général, a pris corps dans la réalité historique de l'humanité, telle que la perspective en est dessinée par les deux Testaments, dont les miracles et les prophéties ont établi et la connexion étroite et l'inspiration surnaturelle. Mais la liaison

de l'hypothèse et de la réalité demeure toujours à quelque degré suspecte et précaire ; entre celle-ci et celle-là s'interposent des textes dont l'interprétation doit demeurer équivoque pour se conformer à l'exigence de leur destination divine.

Si telle est en effet la volonté céleste, ce second moment ne sera pas dépassé :

La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement. (518)

Il est naturel de croire que cette peine doive être aussi la nôtre pendant cette vie ; et pourtant, nous n'avons pas le droit de présumer la conduite de Dieu jusqu'à lui interdire de nous soustraire à l'état d'incertitude et de peine. Le savant qui est averti des résultats que l'un de ses émules vient d'obtenir a beau avoir confiance en lui, il a beau avoir passé au crible de sa critique le texte du compte rendu, en avoir pesé la vraisemblance, la *crédibilité*, il ne sera définitivement content, tout à fait sûr de soi-même et des autres, que lorsqu'il aura pu les reproduire pour son propre compte. La première démarche de Pascal physicien a été de reproduire à Rouen l'expérience de Torricelli. N'est-il pas permis d'espérer que cette même expérience religieuse, dispersée par l'argumentation apologétique à travers toute l'étendue de l'histoire, aille, par le plus rare et le plus singulier des privilèges, se concentrer dans l'âme et dans la vie d'un élu ? L'expérience religieuse *selon* Pascal deviendrait alors, sur un troisième et dernier plan, l'expérience religieuse *de* Pascal lui-même.

Pour que cette espérance sublime soit remplie, la première condition est sans doute que le Chrétien aille au-devant de son Dieu, imitant le Christ par l'acceptation du sacrifice et de la douleur. La lumière à laquelle Pascal atteint, le *feu* de certitude et de joie qui a illuminé son âme le 23 novembre 1654, est le signe, non d'une union immédiate avec Dieu, d'une possession durable, d'une

anticipation sur la gloire, mais d'un attachement à Jésus souffrant et délaissé :

Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie ; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

A cette première condition, une autre peut-être répondra ; car, suivant un texte capital des *Pensées :*

Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes, pour faire et pour donner. *Venite. Quid debui ?* « Accusez-moi », dit Dieu dans Isaïe. Dieu doit accomplir ses promesses, etc. Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes ne les point induire en erreur. Or, ils seraient induits en erreur, si les faiseurs (*de*) miracles annonçaient une doctrine qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire... Il est impossible, par le devoir de Dieu, qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, et n'en faisant apparaître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Eglise, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile : cela ne se peut. Et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'un tel. (843)

Le 24 mars 1656, dans l'église de Port-Royal de Paris, Dieu s'acquitte de son devoir. La jeune nièce de Pascal, Marguerite Périer, atteinte d'un ulcère lacrymal, est guérie par l'attouchement d'une épine de la couronne de Jésus-Christ. L'événement éclate au moment le plus sombre de la lutte que l'auteur des *Provinciales* soutient contre les intrigues politiques qui dissolvent l'Eglise jusqu'à tourner l'autorité de la Sorbonne contre les vrais disciples, jusqu'à menacer de surprendre la papauté. Mais plus la bonne cause paraît désespérée devant les hommes, plus Pascal a confiance dans sa victoire devant Dieu, et par Dieu lui-même. Le *Recueil d'Utrecht* raconte en ces termes l'entretien que quelques jours auparavant Pascal eut avec un homme qui n'avait point de religion (probablement Méré, que Pascal voyait encore à cette époque) et qui concluait de ce qui se passait dans l'Eglise qu'il n'y avait point de Providence :

Car, disait-il, il est évident qu'il n'y a rien de plus injuste que de persécuter comme hérétiques des personnes qui doutent d'un fait non

révélé et indifférent à la religion, tel qu'est celui de Jansénius. Comment donc, ajoutait-il, si Dieu se mêle de nos affaires, si la religion est son œuvre par excellence, si l'Eglise est le royaume de la vérité, comment peut-il arriver que les seuls théologiens qui défendent toute vérité soient opprimés, excommuniés, et sans ressource, soit du côté des hommes, soit du côté de Dieu qui garde un profond silence ? A ce discours du libertin, M. Pascal répondit sans hésiter, qu'il croyait les miracles nécessaires et qu'il ne doutait point que Dieu n'en fît incessamment. La joie qu'il eut de voir le Seigneur s'intéresser, si on peut parler ainsi, à la parole qu'il avait donnée, fut si grande qu'il en était pénétré : « de sorte qu'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira, dit Mme Périer, une infinité de pensées sur les miracles qui, lui donnant beaucoup de lumières sur la religion, lui redoublèrent l'amour et le respect qu'il avait pour elle ». (1740, p. 300-301)

Du point de vue où nous sommes placés, la joie décrite par le *Recueil d'Utrecht* évoque la joie du savant à qui la vérité d'une solution apparaît soudain avec la perfection d'un discernement irréfutable :

Lorsqu'il y aura contestation dans la même Eglise, le miracle décidera... *Ubi est Deus tuus?* (Ps. XLI, 4). Les miracles le montrent, et sont un éclair. (846)

A la lumière de cet éclair, apparaît justifiée et sanctifiée la cause de Port-Royal.

Cette maison n'est pas de Dieu ; car on n'y croit pas que les cinq propositions soient dans Jansénius. Les autres : Cette maison est de Dieu ; car il y fait d'étranges miracles. Lequel est le plus clair ? (834)

Les prophéties étaient équivoques ; elles ne le sont plus (830). Les cinq propositions étaient équivoques, elles ne le sont plus. (831)

Il convient alors qu'à son tour le devoir de l'homme réponde au « devoir de Dieu » :

Je vous dirai sur cela, écrit Pascal à Mlle de Roannez, un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif pour de certaines personnes ; c'est qu'il dit que ceux-là voient véritablement les miracles auxquels les miracles profitent : car on ne les voit pas si on n'en profite pas. (I, *olim* 9)

L'effort de la charité pascalienne éclate dans un redoublement d'énergie désespérée pour ramener les incrédules. De là d'abord l'apostrophe de la seizième *Provinciale :*

Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature, et qui console l'Eglise. Et je crains, mes Pères, que ceux qui endurcissent leurs cœurs, et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi, quand il leur parlera en Juge.

Et de là aussi la prière où s'exprime l'inspiration maîtresse des *Pensées :*

Sur le miracle. — Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante. (856)

Les liens du sang figurent les liens de la grâce. En guérissant Marguerite Périer, Dieu a donné à Pascal cette assurance directe, personnelle, qui réalise dans le Chrétien l'aspiration secrète, l'exigence scrupuleuse, du physicien. L'*experimentum crucis* a repris, pourrait-on dire, son sens sacré. Aussi, désormais, Pascal ne séparera plus, il n'opposera plus, le *Scio* et le *Credo*. Changeant son cachet, il prend pour devise : *Scio cui credidi.*

Le cycle que nous avions à parcourir est achevé. L'expérience religieuse, après avoir traversé l'histoire de l'humanité, retourne à l'individu, qui avait été son point de départ. Mais de l'*homme sans Dieu*, qu'Epictète et Montaigne servaient à faire connaître, elle est parvenue à l'*homme avec Dieu*, à celui pour qui Jésus a versé telle goutte de sang. La vérité la plus haute a été conquise par l'âme la plus riche, sans qu'aucun degré ait été négligé dans la soumission aux règles du discernement rationnel. Et c'est par là que la méditation de l'œuvre pascalienne touche, sous quelque perspective qu'ils l'envisagent, tous ceux qui peuvent se réclamer de ce mot si simple : « Pour les religions, il faut être sincère. »

LÉON BRUNSCHVICG.